

La libération d'une ville stratégique : Marseille, août 1944

Par Sarah et Yannick Clavé

Introduction

« Dans la splendeur lumineuse de cette soirée d'été provençale, avides, les yeux embués, le cœur étreint, tous regardent la terre qui leur apporte le premier sourire de la France retrouvée ». Jean de Lattre de Tassigny, *Histoire de la première armée française*, 1949.

Le 28 août 1944, le général Schaëffer, commandant en chef des forces allemandes à Marseille, signe l'acte de capitulation au Vieux-Port, sur le capot d'une Jeep. Le soir même, au signal donné par la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde, qui a été un des lieux emblématiques des combats, les cloches des églises carillonnent à la volée. Marseille est officiellement libérée ! Quelques heures plus tard, le général de Monsabert, à la tête de la troisième division d'infanterie algérienne et qui a été l'artisan principal de la victoire, termine son rapport officiel par ces mots : « Onze mille prisonniers, un grand nombre de pièces d'artillerie intactes, des stocks de munitions et de vivres, les installations portuaires sauvées de la destruction totale, sont le bilan de cette libération victorieuse pour laquelle se sont mêlés le sang des cavaliers, des goumiers, des tirailleurs, des vieux artisans de la Victoire d'Italie et des FFI locaux ». En une phrase, ce gaulliste de la première heure résume la diversité des acteurs qui ont pris part à la semaine de combats décisifs entre le 21 et le 28 août – mais en oubliant, peut-être volontairement, les FTP communistes...

Occupée par les Allemands à partir de novembre 1942, victime d'une grande rafle en janvier 1943, Marseille était en effet libérée en août 1944 dans le cadre du débarquement de Provence. Déclarée le 21 août, la grève générale permet aux Marseillais d'entrer en insurrection et de reprendre le pouvoir à l'Hôtel de Ville, mais aussi de préparer l'arrivée de l'armée française sous commandement américain. Pendant une semaine, les combats sont acharnés et d'une extrême violence à travers la ville, comme ils le sont au même moment dans d'autres villes de la région et à Paris. L'intervention de la résistance locale des FFI est déterminante : les hommes commencent à se battre dès le 19 août, le jour même où l'armée française se met en marche vers Marseille. La libération est officialisée le 28 août, soit trois jours après Paris et avec presque un mois d'avance sur les prévisions initiales des Alliés.

Mais la libération d'une grande ville comme Marseille est un processus nécessairement complexe, qui s'inscrit dans la diversité des échelles spatiales et temporelles, et qui ne peut donc se réduire à ces seuls combats proprement dits de la fin du mois d'août. Du point de vue temporel, le processus articule à la fois le temps

court, celui de la semaine des affrontements militaires dans la ville, mais aussi la longue durée. La Libération n'apparaît en effet que comme une séquence, certes décisive, dans le long processus de sortie de guerre, avec en amont la lente formation d'une résistance locale en 1943 et 1944, plus ou moins connectée à la « France libre », et la préparation du débarquement allié, et en aval le progressif retour à la légalité républicaine et le processus de reconstruction, qui ne sont qu'amorcés en 1944 et vont se poursuivre en 1945. Les échelles spatiales doivent elles aussi être articulées : Marseille est effectivement un point stratégique et tactique pour les Alliés à l'échelle de la Provence, mais aussi du territoire national et même européen puisqu'elle est au cœur d'un processus bien plus large, celui de la guerre totale contre l'Allemagne nazie.

Marseille apparaît ainsi comme un cas très intéressant de combats urbains faisant intervenir une multitude d'acteurs, parfois en concurrence entre eux, dans le cadre beaucoup plus large du processus de Libération du territoire national (et européen) et de celui de la sortie de guerre. Mettre l'accent sur les acteurs permet ainsi d'articuler une histoire militaire et politique classique avec une histoire davantage « par le bas », celle des hommes et des femmes impliqués dans la lutte au quotidien et qui ont développé, pour reprendre ce concept inventé par le sociologue américain Charles Tilly en 1986, un « répertoire de l'action collective ». Cette histoire au ras des acteurs, ancrée dans le concret de leur vécu et dans la matérialité des lieux de la ville, se prête particulièrement bien à une exploitation des archives locales, en particulier photographiques. Celles-ci peuvent aussi servir de supports pédagogiques.

I. Marseille, point stratégique dans la libération de la Provence

Grand port méditerranéen, dont l'activité commerciale a continué de croître dans l'entre-deux-guerres et qui a poursuivi son extension industrielle jusqu'aux rives de l'étang de Berre à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest, Marseille demeure, durant la guerre, un carrefour économique. Sa situation géographique, le long d'une rade sur la façade méditerranéenne, en eaux profondes, et bien desservie en infrastructures de communication, en fait aussi un point particulièrement stratégique. Incluse d'abord dans la zone dite « libre » à l'issue de l'armistice de juin 1940, Marseille est cependant occupée par les Allemands depuis novembre 1942, comme le reste de tout le territoire national. Avec environ 600 000 habitants, c'est aussi une ville très peuplée, la deuxième du pays après Paris.

À l'été 1944, la ville est donc encore fermement tenue par les Allemands, qui ont bien conscience de son caractère stratégique mais aussi des ambitions des Alliés. Ceux-ci ont d'ailleurs déjà posé le pied sur le sol français depuis le débarquement en Normandie le 6 juin. Marseille et sa région sont ainsi contrôlées par environ 18 000 soldats allemands (et environ 80 000 pour l'ensemble de la Provence), qui ont reçu pour ordre de se battre jusqu'à la mort. Sachant une attaque alliée imminente, les Allemands

font le choix de détruire des infrastructures portuaires mais aussi d'établir une ligne extérieure de défense tout autour de la ville, devenue un véritable camp retranché. Cette ligne est structurée par un ensemble de forts, de casernes, de blockhaus et de champs de mines, permettant aux occupants de contrôler tous les accès terrestres à la ville. Les Allemands disposent aussi d'une cinquantaine de batteries côtières, qui couvrent l'ensemble de la rade, de l'archipel du Frioul jusqu'à la Côte bleue en passant par l'Estaque. Des points défensifs sont aussi installés au cœur même de Marseille, ainsi sur les hauteurs de la basilique Notre-Dame-de-la-Garde. Le maréchal Rommel en personne vient, au début du mois de mai, inspecter les défenses de Marseille et de Toulon.

Comme ils le font au même moment en Normandie, les Alliés recourent au bombardement stratégique au cours du printemps, visant à affaiblir au maximum l'adversaire et à détruire les infrastructures militaires ainsi que celles utilisées pour l'effort de guerre allemand (usines, voies ferrées, gares, routes...). Du 25 au 27 mai, les États-Unis bombardent ainsi les lieux stratégiques de la Provence, de Nice à Marseille en passant par Avignon ou encore Salon. Marseille en est la principale cible : plus de 800 bombes s'abattent sur les Marseillais le 27 mai 1944, faisant 1 752 morts, 2 760 blessés et plus de 20 000 sinistrés, notamment dans le secteur entre la Belle de Mai et la rue de Rome, incluant le tunnel du boulevard National où 150 personnes qui étaient venues se réfugier trouvent la mort. Les effets de ce bombardement sur la logistique allemande sont toutefois limités. Le rythme des bombardements aériens sur la région n'en faiblit pas pour autant : du 4 au 6 juin, les 11 et 12 juillet puis à nouveau le 28 juillet sur Toulon.

La résistance locale marseillaise s'est par ailleurs progressivement structurée au cours des années 1943 et 1944, en lien avec la « France libre ». Cette structuration s'accélère de manière décisive au début de l'année 1944, d'abord politiquement et institutionnellement avec la création d'un « Comité départemental de Libération » (CDL) regroupant les différentes sensibilités de la résistance. Les tensions sont cependant bien présentes entre communistes et non communistes, comme dans d'autres régions du pays. La structuration est aussi militaire avec le renforcement des FFI (Forces françaises de l'intérieur), mieux encadrées et mieux armées, et qui multiplient les actions contre l'occupant, privilégiant le sabotage des voies ferrées et des convois ferroviaires. S'y ajoutent les FTP-MOI (Francs-tireurs partisans – main d'œuvre immigrée), communistes, incluant des étrangers de diverses origines, en particulier beaucoup d'Italiens et d'Arméniens qui sont alors les principales diasporas étrangères à Marseille. Mais les effectifs de toute cette résistance marseillaise ne représentent qu'une goutte d'eau face à la masse allemande : moins de 1 000 hommes et quelques dizaines de femmes...

C'est le 5 août que les Alliés déclenchent la dernière phase précédant le débarquement proprement dit. Pendant dix jours, plus de 1 500 bombardiers pilonnent

massivement toute la zone du débarquement, visant les aérodromes allemands, les ports, les voies ferrées et les usines, y déversant un total de 3 000 tonnes de bombes. Après le débarquement de troupes spéciales (américaines, britanniques, canadiennes et françaises) dans la nuit du 14 au 15 août, le 15 est le jour J : en lançant l'opération *Dragoon*, les Alliés débarquent officiellement en Provence et ouvrent contre l'Allemagne nazie un nouveau front, dans le sud de l'Europe, directement sur la façade méditerranéenne. Trois divisions américaines en provenance de Naples, intégrées dans la VII^e armée commandée par le général Patch, sont débarquées sur les côtes varoises le 15 août, entre Saint-Raphaël et Cavalaire (incluant le golfe de Saint-Tropez), suivies le lendemain par quatre divisions françaises parties de Corse, de Tarente et d'Oran. Celles-ci sont regroupées dans l'armée B, commandée par le général de Lattre de Tassigny (et qui deviendra en septembre 1944 la « 1^{re} armée française », surnommée aussi « Rhin et Danube »). Forte de 260 000 hommes, soit plus de la moitié de l'ensemble des troupes engagées dans l'opération, cette armée B, équipée et armée par l'armée américaine à laquelle elle est subordonnée, joue un rôle majeur. Fleuron de la « France libre », elle a acquis une solide réputation, plusieurs de ses éléments ayant déjà été engagés notamment en Tunisie en 1942, en Italie en 1943 et en Corse la même année. Plus de 90 % des hommes viennent de « l'armée d'Afrique », terme qui désigne tous les soldats, à la fois Français et Africains (coloniaux), qui ont été engagés en Afrique sous l'égide de la « France libre ». Les coloniaux, regroupés sous le terme générique de « tirailleurs », en constituent environ la moitié, surtout en provenance du Maghreb.

Le 19 août, conformément à ce qui avait été convenu entre les Américains et de Gaulle, l'armée B reçoit du général Patch l'ordre de marcher vers Toulon et vers Marseille : c'est donc à l'armée française, certes sous commandement américain, qu'il revient de libérer ces deux grands ports stratégiques. C'est le 2^e corps d'armée, commandé par le général de Larminat, qui est chargé d'attaquer Toulon, tandis qu'un second groupement, aux ordres du général de Monsabert, et composé pour l'essentiel de soldats africains (3^e division d'infanterie algérienne -DIA- et tabors marocains), se met en marche vers Marseille.

À Marseille, les résistants et les habitants, qui redoublent d'espoir avec le débarquement du 15 août, attendent impatiemment leur arrivée, d'autant que depuis la nuit du 14 au 15 août les bombardements de l'aviation alliée ont repris, visant les infrastructures de transports (la voie ferrée Aubagne-Saint Marcel par exemple) et les sites industriels stratégiques (l'usine électro-chimique de la Barasse dans le 11^e arrondissement par exemple). Les FFI commencent par ailleurs à harceler les Allemands dès le 19 août, dans le but de préparer au mieux le terrain pour l'armée française.

II. Des combats acharnés : la « semaine sanglante » de Marseille

Deux jours après, le 21 août, le CDL, présidé par Max Juvénal, alias « Maxence », lance à la fois un appel à la « grève générale insurrectionnelle », pour pousser les Marseillais à l'insurrection populaire, mais aussi l'ordre aux FFI, commandés par Henri Simon, de « passer à l'attaque de l'ennemi ». Ce mode d'action n'est pas spécifiquement marseillais, et témoigne au contraire de formes de circulations dans la capacité à se mobiliser et à utiliser un répertoire d'action varié. Les résistants marseillais reprennent en effet les mots d'ordre lancés par le CNR (l'appel à l'insurrection nationale est inscrit dans son programme de mars 1944) et par le général de Gaulle lui-même (directive du 16 mai 1944), et qui se sont faits davantage insistants après le débarquement de Normandie et au moment du 14 juillet. Le 18 août, la CGT et la CFTC, alors encore clandestines, lancent à leur tour un appel à la grève générale et à l'insurrection (et spécifiquement à Marseille le 19 août). Puis c'est la résistance parisienne qui déclenche une insurrection populaire le 19 août : le « modèle » parisien est incontestablement une source d'inspiration pour Marseille.

Pendant deux longues journées, les 21 et 22, les Marseillais sont seuls face aux Allemands. Leur mobilisation tend à montrer que la libération peut être vue comme un mouvement social. Les FFI réussissent à s'emparer des bâtiments stratégiques, notamment la préfecture dans la matinée du 21 où est hissé le drapeau tricolore, et de nombreuses rues. La ville se transforme ainsi en un gigantesque champ de batailles, avec des combats de rue d'une grande intensité. C'est une véritable guérilla urbaine : Marseillais et Allemands s'affrontent quartier par quartier, rue par rue, immeuble par immeuble. Un affrontement armé peut survenir à n'importe quel moment au coin d'une rue. Les résistants utilisent notamment un mode d'action typiquement français : la barricade, qui permet de mener efficacement une guérilla et surtout de tenir des positions face aux Allemands, qui sont alors nettement supérieurs en nombre et bien mieux armés. Il faut absolument tenir les points stratégiques de la ville en attendant l'arrivée de l'armée française ! La ville se couvre ainsi de barricades, édifiées à la va-vite aux carrefours, au milieu des rues et à proximité des bâtiments stratégiques. Si les hommes sont très majoritaires, des femmes et même des enfants participent à leur construction. Là encore, ce mode d'action n'est pas spécifique à Marseille : au même moment, la capitale est en effet elle aussi couverte de barricades. Le commandant Rol-Tanguy, commandant parisien des FFI, y a d'ailleurs lancé un appel sans ambiguïté le 22 août, qui pourrait aussi parfaitement s'appliquer aux Marseillais : « tous aux barricades ! »... À Paris comme à Marseille, les barricades ont certes une utilité militaire, mais peut-être davantage encore psychologique (voire politique) en faisant du peuple un acteur collectif de sa propre libération, en capacité de reprendre enfin sa destinée en main après quatre longues années de guerre et dix-huit mois d'occupation étrangère. C'est aussi une manière pour les habitants de reprendre le contrôle de leur ville et de réaffirmer une forme de territorialisation face à des envahisseurs étrangers. Cette réappropriation de la rue, donc de l'espace public,

passé aussi par le retour des manifestations, un autre mode majeur de la contestation populaire et qui était interdit depuis 1940. Dès le 21 août, des manifestations populaires ont lieu dans plusieurs quartiers de la ville, notamment devant la préfecture. Elles regroupent autant des hommes que des femmes et des enfants.

Pendant ce temps, l'armée française a progressé à vive allure depuis son départ de la zone de débarquement le 19 août. Alors que Toulon est encerclée et que les combats sont sur le point de s'engager, le général de Lattre de Tassigny donne l'ordre au général de Monsabert, à la tête des tirailleurs algériens de la 3^e DIA et des tabors marocains, de foncer vers Marseille. Il arrive dans la banlieue de la ville dès le 20 août, dont il prend progressivement le contrôle, par exemple Aubagne au soir du 22 août : comme Toulon, Marseille est ainsi encerclée à son tour par les Français. Pour essayer de ralentir leur progression, les Allemands font sauter plusieurs infrastructures de transports, notamment le fameux pont transbordeur : son dynamitage le 22 août permet d'obstruer le Vieux-Port.

L'armée française entre dans Marseille le 23 août, pénétrant jusqu'en son centre, sur la Canebière. Monsabert établit son PC à l'ancien hôtel du commandement allemand, avenue maréchal Foch, non loin de la préfecture. Les Allemands sont acculés, mais sont encore loin de se rendre. Les combats redoublent d'intensité. Ils sont ainsi particulièrement acharnés le 25 août, journée d'action décisive car Monsabert décide de déloger les Allemands de leurs dernières positions stratégiques, sur le Vieux-Port, à Notre-Dame-de-la-Garde et dans leurs blockhaus : il faut désormais engager le dernier acte de la libération de la ville. Autant cible militaire que symbole de Marseille, la colline de Notre-Dame-de-la-Garde et sa basilique sont finalement reprises par les tirailleurs algériens à la fin de la journée du 25 août, mais après des combats acharnés. Des dizaines d'hommes tombent, parmi lesquels le jeune tirailleur algérien Ahmed Litim, caporal, dont une école publique de la ville porte son nom depuis 2022. Les Français bénéficient aussi de l'appui aérien allié : ce même jour, 25 août, et alors que les combats se poursuivent sur le front de mer, des avions américains bombardent les îles du Frioul et leurs blockhaus.

Les derniers points de résistance allemands tombent les 26 et 27 août. Les tabors marocains prennent ainsi d'assaut l'hippodrome du parc Borely le 26 août, tandis que les forts Saint-Jean et Saint-Nicolas, qui contrôlent l'entrée du Vieux-Port, se rendent le 27 août. Les résistants marseillais continuent de se battre partout dans la ville, au péril de leur vie. C'est ainsi que la Française d'origine polonaise Mala Kriegel, chirurgienne-dentiste et membre des FTP-MOI, meurt le 27 août à l'hôpital après avoir été mitraillée par des Allemands alors qu'elle était en train de distribuer *La Marseillaise* dans le nord de la ville.

Le 28 au matin, le général de Monsabert reçoit la capitulation des Allemands, qui se rendent d'ailleurs au même moment à Toulon. Dans la ville, c'est la liesse. Une

messe solennelle est organisée le jour même à Notre-Dame-de-la-Garde. Le 29 août, l'armée B défile sur la Canebière et sur le quai des Belges, dans la liesse populaire et en présence du général de Lattre de Tassigny. Monsabert peut ainsi accomplir la promesse qu'il avait faite quelques jours plus tôt à de Lattre de Tassigny : boire un pastis sur le Vieux-Port...

III. Les incertitudes politiques : préparer le retour de la République ou comment sortir de la guerre

Le bilan humain de cette grande bataille de Marseille est lourd, avec probablement environ 1 500 morts dans l'armée française et environ 200 à 300 tués dans la population marseillaise. Côté allemand, ce sont plus de 5 000 morts et plus de 10 000 prisonniers. Ces chiffres confirment l'âpreté des combats dans cette vaste guérilla urbaine : du 21 au 28 août 1944, ce fut bien la grande semaine sanglante de Marseille. Mais s'ouvre en même temps un autre processus, tout aussi difficile voire davantage : celui de la reconstruction politique et du retour à la légalité républicaine. Cette étape essentielle dans la sortie de guerre met aux prises de nombreux acteurs aux intérêts divergents, la rendant d'autant plus complexe.

Le processus a certes été anticipé bien avant la libération militaire, avec la création d'un CDL en janvier 1944 et une forme d'unification organisée à distance par la « France libre » (voir *supra*). La priorité pour celle-ci est donc l'établissement dès que possible d'une autorité républicaine : c'est ce que fait le jeune Raymond Aubrac, nommé par de Gaulle avec le titre de « commissaire de la République », dès le 24 août, arrivé à Marseille avec les troupes françaises. Accueilli à la préfecture par Francis Leenhardt, alias « Lionel », président intérimaire du CDL, celui-ci lui cède sans difficulté son fauteuil.

Tensions et divisions politiques sont cependant latentes. Les différentes sensibilités politiques locales essaient de peser sur le cours des événements en utilisant la presse, qui renoue avec une liberté perdue depuis plusieurs années. Dès le 24 août, plusieurs journaux, jusque-là réduits à la clandestinité, sortent leurs premiers numéros au grand jour. Toutes les nuances de la gauche, socialiste et communiste, sont représentées, ainsi *Le Provençal*, « organe des patriotes socialistes et républicains », animé par Gaston Defferre, *Le Petit Marseillais* ou encore *La Marseillaise* communiste. Mais les tensions sont fortes entre les gaullistes et les communistes, comme ailleurs dans le pays. Le général de Gaulle se rend à Marseille le 15 septembre, dans le cadre de sa grande tournée à travers le Sud-Est visant à réaffirmer l'autorité républicaine. Accueilli par Raymond Aubrac (en poste jusqu'en février 1945), il passe en revue les troupes, participe aux offices religieux à Notre-Dame-de-la-Garde mais prend aussi connaissance de tous les dossiers en cours, aussi bien politiques que ceux liés à la reconstruction économique.

À une plus large échelle, la libération d'une aussi grande ville que Marseille presque exclusivement par des Français sert le projet politique du général de Gaulle dans son travail de longue haleine pour se faire reconnaître des Alliés, et notamment des Américains, comme un interlocuteur légitime. Mais aussi pour faire admettre la France dans le camp des vainqueurs et montrer que, malgré la sévère défaite de 1940, une armée française existe encore, et que la France demeure une nation souveraine et indépendante. Lui-même le rappellera d'ailleurs vingt ans plus tard, à l'occasion des commémorations du 15 août 1964, quand il expliquera à son ministre Alain Peyrefitte que « les troupes françaises ont été prépondérantes dans le débarquement en Provence ».

Conclusion

Ce sont bien les Français qui ont libéré Marseille et qui ont donc contribué de manière décisive à la réussite du débarquement de Provence : les militaires de l'armée de la « France libre » bien entendu, avec un rôle essentiel joué par les soldats africains, mais aussi les FFI et de nombreux Marseillais restés anonymes, figures fugaces dont ne subsistent aujourd'hui que les témoignages photographiques. Cette pluralité d'acteurs incarne la complexité du processus de libération d'une ville de cette importance, mais elle montre aussi la capacité à l'action collective en recourant à des modes de mobilisation variés. C'est une étape importante dans la sortie de guerre. Le général Patch écrit quelques jours plus tard à de Lattre de Tassigny pour lui témoigner « la reconnaissance de la France et des Alliés ». En novembre 1944, de Gaulle fait citer à l'ordre de l'Armée la 3^e DIA ainsi que les 1^{er} et 2^e groupements de tabors marocains (TBA).

Pendant que les Français s'occupent de Toulon et de Marseille, les Américains, eux, conformément au plan initial, progressent vers le nord-ouest, pénétrant largement à l'intérieur des terres et se dirigeant vers la vallée du Rhône. Ils avancent ainsi rapidement à travers la Provence, qui est libérée dans sa quasi-totalité (à l'exception de certains secteurs alpins) au bout de deux semaines, jusqu'à la Drôme (Montélimar le 28 août, le même jour que Marseille), mais aussi à travers la côte d'Azur (Nice libérée le 28 août également). Pour les Alliés, qui raisonnent à l'échelle globale, celle de la lutte à mort contre l'Allemagne nazie, le débarquement du 15 août est un succès. Les armées suivent en effet sans grande difficulté le plan initialement prévu : elles remontent la vallée du Rhône, libèrent Lyon le 3 septembre et font leur jonction en Bourgogne le 12 septembre avec les troupes du débarquement de Normandie. Quant à Marseille, elle est devenue une tête de pont essentielle pour la logistique américaine.

Pistes pédagogiques :

Lecture critique et analyse de témoignages photographiques

Question des clichés de guerre/ Prise de vue, auteurs, ce que l'on veut montrer des combats de la libération

Julia Pirotte

Donner de la chair et sensibiliser les élèves à la pluralité des acteurs et à la complexité de l'histoire de la libération

Projets pédagogiques, participation au CNRD

Démarche prosopographique reconstitution de la vie et du parcours de tirailleurs algériens comme Litim

Parcours sonore autour des lieux de mémoire de la ville travail sur la toponymie les plaques qui peuvent être mises en parallèle avec les photographies pour reconstituer des parcours de vie en partenariat avec les archives

Les photographies :

Peuvent servir d'accroche pour un projet ex : parcours des tirailleurs

Documents au cœur de l'analyse historique

Réflexion sur l'auteur de la photographie, l'action, la pose éventuelle

Mise en récit de la vie de la personne représentée/ du groupe de personnes

Que donnent-elles à voir des combats de la Libération ?

Description et analyse

Accéder à la complexité de l'histoire, la pluralité des acteurs, la France combattante, les Français qui libèrent leur territoire...

Questionnement resserré au collège, plus ouvert et démarche d'analyse critique au lycée

Sélection bibliographique

ALBERTELLI Sébastien, *Atlas de la France libre. De Gaulle et la France libre, une aventure politique*, Autrement, 2010.

BEUCHER Benoît, « Les tirailleurs sénégalais : connexions impériales », dans CLAVÉ Yannick (dir.), *L'Empire colonial français en Afrique (1884-1962)*, Ellipses, 2022, p. 277-288.

BUTON Philippe, *La joie douloureuse. La libération de la France*, Complexe, 2004 (rééd. 2024).

CHAMPEAUX Antoine, DEROO Éric, *La Force noire. Gloire et infortunes d'une légende coloniale*, Tallandier, 2006.

DUFOUR Pierre, *Le débarquement en Provence, 15 août 1944*, Pygmalion, 2012.

GAUJAC Paul, *Août 1944, le débarquement de Provence*, Histoire & Collections, 2004.

GMELINE (de) Patrick, *Monsabert. L'avènement d'un chef de guerre*, éditions du Rocher, 2024.

LINARES (de) François, *Par les portes du Nord. La libération de Toulon et Marseille en 1944*, Nouvelles éditions latines, 2005.

MENCHERINI Robert, *Les pouvoirs à la Libération. Pouvoirs et conflits de pouvoirs dans les Bouches-du-Rhône, août 1944-décembre 1945*, Conseil Général des Bouches-du-Rhône, 1989.

MIOT Claire, *Le débarquement de Provence, Passés Composés*, 2024.

MOËNARD Laurent, *Le débarquement en Provence. Opération Dragoon, 15 août 1944*, éditions Ouest-France, 2011.

SIMONNET Stéphane, *Atlas de la Libération de la France, 6 juin 1944-8 mai 1945*, Autrement, 2004.

Sources

Archives départementales des Bouches-du-Rhône, Marseille :

Album sur la libération de Marseille 41 tirages photographiques, AD 13 104 Fi 13
Comité de libération (CDL) : tract d'appel à la grève générale insurrectionnelle, 19 août 1944 AD 13 76 W 130

Défense passive : communiqués du SPEG indiquant journée par journée les principaux événements survenus au cours de la période de la Libération à Marseille: cahier .
Défense passive : rapport sur la Libération de Marseille par Le Capitaine de Vaisseaux Seveux : cahier AD 13 77 W 68

Note de renseignement de police, Information sur la Libération de Marseille, 28 août 1944, AD 13 150 W 89

Note sur l'entretien de Lionel et Montbrun avec le Cdt Moulin, chef d'Etat Major, 23 août 1944 AD 13 149 W 97

Reportage photographique de Julia Pirotte, sélection de Charles Alfonsi ayant servi à illustrer le numéro spécial du magazine *Combattre* en 1945 : 22 tirages, noir et blanc, nombreuses annotations manuscrites au dos, 1944. Combats pour la libération de Marseille, 21-28 août 1944, AD 13 5 Fi 682

Archives municipales de Marseille :

Fonds photographique Gaston Deferre, vie personnelle et politique, AM 109 Fi 8
Stèle de commémoration de la prise de Notre-Dame-de-la-Garde, AM 1005 W 6

Ressources

Brochure de l'ONAC-VG, 1944 la libération

<https://www.bouches-du-rhone.gouv.fr/content/download/2022/11989/file/1944%2520La%2520lib%25C3%25A9ration.pdf>

Chemins de mémoire, la libération de Marseille

<https://www.bouches-du-rhone.gouv.fr/content/download/2022/11989/file/1944%2520La%2520lib%25C3%25A9ration.pdf>

CNRS

MIOT Claire, « Marseille libérée! », *CNRS Le Journal*, 21 août 2024,
<https://lejournal.cnrs.fr/articles/marseille-liberee>

ECPAD

<https://imagesdefense.gouv.fr/fr/la-population-sortie-dans-les-rues-de-marseille-acclame-ses-liberateurs.html> <https://www.ecpad.fr/actualites/le-debarquement-de-provence-dans-les-fonds-de-lecpad/>

Exposition Archives départementales des Bouches du Rhône sur la libération de Marseille

https://www.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/upload/docs/application/pdf/2018-06/la_liberation_des_bdr_1943-1946.pdf

Histoire par l'image

<https://histoire-image.org/etudes/debarquement-provence>

INA

<https://fresques.ina.fr/sudorama/fiche-media/00000000063/le-defile-des-troupes-coloniales-dans-marseille-liberee-muet.html>
<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i14198358/debarquement-en-provence-et-defile-a-marseille>

Musée d'histoire de Marseille

https://www.musee-histoire-marseille-voie-historique.fr/sites/default/files/dossier_de_presse_1944_la_liberation_de_marseille_0.pdf

Musée de la Résistance en ligne :

<https://museedelaresistanceenligne.org/expo.php?expo=95&theme=202>